Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

9 | 1997

Émile Benveniste. Vingt ans après

Benveniste et le discours de la passion

Jean-Claude Coquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1072>

DOI : 10.4000/linx.1072

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1997

Pagination : 295-305

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Claude Coquet, « Benveniste et le discours de la passion », *Linx* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 25 juillet 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1072> ; DOI : 10.4000/linx.1072

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Benveniste et le discours de la passion

Jean-Claude Coquet

A se référer aux articles publiés après sa mort, Benveniste jouit d'un prestige singulier. Il y a certes beaucoup de louanges, mais la critique visant la théorie, la méthode ou les résultats, est parfois si vive et si passionnée qu'on est en droit de se demander s'il reste grand chose à retenir. Je donnerai quelques exemples de cette sorte de paradoxe.

"Les *Noms d'agent* sont le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit au XXe siècle (...)", mais "la plus grande partie" en est contestable¹. Benveniste est bien le fondateur de la linguistique du discours. A. Culioli en est, semble-t-il, convaincu : on ne peut lui dénier son rôle dans "la transformation de la linguistique qui, de classificatoire, va devenir théorie des procès et des actes", mais sa réflexion "reste courte", ce qui l'a sans doute conduit à privilégier le "jeu de cases"². On a fait mille fois l'éloge de sa description du système temporel du verbe français moderne, mais cette systématique "est fondée sur des principes si fragiles qu'on s'étonne de la force avec laquelle elle s'est imposée"³. Il a bien renouvelé la problématique de l'énonciation, mais, incapable d'embrasser un point de vue dynamique, il a "cantonné" le sujet dans un espace euclidien, le seul espace où il pouvait demeurer "stable et unaire". Aussi bien son sujet manque-t-il, à l'évidence, de cette "puissance sourde capable de déplacer les formes et d'abord la sienne, donc de s'inventer comme forme mobile et aventureuse"⁴. A-t-il voulu pour autant "rendre entièrement raisonnable la langue" ?⁵. Je voudrais montrer qu'il

---

¹ C. Watkins, in *E. Benveniste aujourd'hui, tome 1*, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 1984, p. 7.

² A. Culioli, *ibid.*, p. 78.

³ A. Vassant, *Modèles linguistiques*, vol.19, 1988, p. 114.

⁴ P. Caussat, cité par A. Montaut, *Linx*, 26, 1992, p. 132.

⁵ A. Montaut, *ibid.*, p. 134.

n'en est rien. Il est vrai que tout travail scientifique est réducteur. Il s'agit bien pour lui, comme le relève justement Culioli, d'"expliciter des "opérations que nous pratiquons inconsciemment"', et de "reconstruire ces opérations sous-jacentes grâce à une "opération d'abstraction et de généralisation"'⁶. Son projet scientifique est situé, à l'instar de Saussure, dans le cadre très étendu d'une théorie du langage⁷ et la cible habituellement visée est commune à presque tous les linguistes : le langage "organisé" ou encore "normalisé"⁸.

Mais là ne s'arrête pas son investigation. Il a retenu la leçon de Freud, ce qui aurait dû lui épargner le "mépris" de Lacan⁹. L'étude du langage implique aussi que l'on sache prendre en compte le discours de la passion et son implicite : la forclusion du sujet. Le problème n'a pas échappé à Benveniste.

Je prendrai appui principalement sur quatre articles des *Problèmes de linguistique générale*, 1 et 2. Deux concernent ce qu'il faut dire ou taire pour faire obstacle à la peur (la peur de la divinité et la peur de la mort) :

1949 - "Euphémismes anciens et modernes",
CH. XXV du volume 1, p. 308-314.

1969 - "La blasphémie et l'euphémie",
CH. XVIII du volume 2, p. 254-257.

Les deux autres mettent en correspondance le domaine de l'affect, des "sentiments", dit Benveniste, où s'exerce une force tout intérieure, et le domaine physique réglé par une "impulsion cinétique" :

1949 - "Le système sublogique des prépositions en latin", Ch. XI du volume 1, p. 132-139.

1972 - "Pour une sémantique de la préposition allemande *vor*", Ch. X du volume 2, p. 137-141.

C'est sur cette notion de *force* qu'il faut sans doute insister. Benveniste y recourt dans les quatre articles considérés, tout comme le fait aujourd'hui L. Talmy pour qui la force est une catégorie sémantique fondamentale. On trouve bien entendu le terme même de "force". Benveniste dira que la blasphémie et l'euphémie sont "deux forces opposées" qui agissent conjointement (II, 254). Mais il faut aussi retenir des parasynonymes tels que "pulsion", "impulsion",

---

⁶ A. Culioli, in E. Benveniste *aujourd'hui*, p. 80 ; v. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Gallimard, 1966, p. 41.

⁷ A. Culioli fait erreur quand il dit (*op. cit.*, p. 81) que le syntagme "théorie du langage" ne figure pas dans les écrits de Benveniste - Il se trouve dans l'"Avant-propos" des *Problèmes* de 1966.

⁸ E. Benveniste, *op. cit.*, p. 83 et 78.

⁹ Je reprends le terme de M. Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, PUF, 1994, p. 206. Lacan ne craint pas de stigmatiser la "carence" du linguiste (à propos des mots antinomiques), "le plus grand qui fût parmi les Français". Nouvel exemple des sentiments ambivalents suscités par Benveniste.

"pression", etc., et les syntagmes dénotant la spécificité de cette force. Elle s'exerce sur nous qui ne pouvons rien lui opposer. En somme, elle est "irrésistible". Un seul exemple : la préposition *vor* "indique la position dans laquelle on se trouve sous l'impulsion d'une force irrésistible qui vous meut vers l'avant" (II, 140). Nous sommes habitués depuis les Grecs à distinguer les choses qui dépendent de nous de celles qui n'en dépendent pas.

Je reviendrai sur le terme de "position" et j'avancerai celui de "disposition" – qu'on trouve aussi chez Benveniste. Ils sont liés à la notion de "passion". Mais pour l'instant restons sur cet article. Dans la même page, on ne trouve pas moins de neuf occurrences de "pulsion" et d'"impulsion", le premier lexème attaché à la personne, le second plutôt à l'objet. J'ajoute que l'effet immédiat de cette force est de priver l'être humain de sa volonté, je dirais plutôt de son jugement (mais on connaît le rapport étroit entre ces deux notions), d'où cinq occurrences de l'"involontaire", toujours dans cette page 140 :

- 1 *se trouver sous l'impulsion d'une force irrésistible*
- 2 *l'état involontaire (...) est le résultat d'une pulsion émotionnelle (...) que le sujet subit*
- 3 *le comportement involontaire du sujet*
- 4 *le mouvement involontaire du voilier*
- 5 *le paroxysme de l'émotion impulsant [est assimilé] à la force impulsante du vent*
- 6 *un verbe dénotant (...) un comportement involontaire*
- 7 *l'avancée extrême résultant d'une impulsion*
- 8 *l'agent de l'impulsion*
- 9 *la direction imposée à l'objet par l'impulsant*
- 10 *Extérieure ou intérieure, cinétique ou émotive, l'impulsion joue pareillement*
- 11 *le caractère involontaire (souligné par Benveniste) des comportements*
- 12 *la nature irrésistible (souligné par Benveniste) de la pulsion qui meut le sujet*

Les éléments constitutifs d'une structure de la passion sont dès maintenant réunis : une force s'exerce sur un sujet privé momentanément de jugement ; elle le contraint à adopter un "comportement involontaire". Le schéma de la structure peut se réduire, dans une première approche, à ces trois termes :

{action première, passion, action induite}

Chacun de ces éléments doit maintenant être précisé.

L'action première, Benveniste la met généralement au compte de l'"inconscient", objet de l'analytique freudienne : "Toute la force anarchique que refrène ou sublime le langage normalisé a son origine dans l'inconscient" (1,78). Les deux syntagmes équivalents, extraits des "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne" (1956), "langage normalisé" et

"langage organisé", présupposent clairement une opération de normalisation ou d'organisation. C'est dire que ce langage est le produit d'une rationalisation mise en oeuvre par la société¹⁰ – C'est dire aussi que, soumis à une "force anarchique", il se désagrège et qu'il peut aller jusqu'à revêtir la forme pathologique. Damourette et Pichon voyaient dans ce stade ultime une "exagération" du "phénomène normal"¹¹ Mais l'excès est déjà à l'oeuvre dans le langage de la passion. En somme, je verrais volontiers ce dernier type de langage comme la passerelle jetée entre les deux pôles : langage commun ("normalisé") d'un côté, langage de l'inconscient et langage pathologique de l'autre ; à l'entre-deux, langage de la passion.

Une référence explicite à Freud et à l'inconscient paraît nécessaire à Benveniste quand il traite du tabou : "on doit se référer à l'analyse" qu'il en a donnée (II, 255). Elle est implicite quand il établit le parallèle entre l'impulsion et la pulsion (II, 140), ou qu'il souligne le rôle de la "décharge" : le juron, c'est une "*décharge émotive*" (souligné par Benveniste : II, 256). Mais on peut mettre entre parenthèses la dimension "explicative" de l'inconscient et faire état simplement de la force irrésistible à laquelle le sujet est confronté. Il subit son impact mais elle ne reste pas en lui : il la répercute sur son environnement. Il est mis en branle par elle ; c'est pourquoi le terme "émotion" convient bien : un mouvement s'enclenche : "la pulsion meut le sujet", dit Benveniste (II, 140).

L'opposition binaire traditionnelle, action-passion, agent-patient, n'est donc pas pertinente. Le patient est aussi agent et il l'est dans les limites de son champ de patience. La "passion", deuxième terme de la structure, n'a de signification ou n'acquiert de "valeur" que par rapport à sa place médiane, par rapport à l'action première et à l'action seconde. Le "sujet" – je reprends en première approximation le terme de Benveniste – n'occupe pas de position stable ; c'est bien le "centre de l'énonciation" (II, 83), mais un centre mobile.

Ainsi sommes-nous au plus près de ce que j'entends par "passion" : elle n'est autre que notre "disposition" (*πάθος ἡμέτερον*, disait Sextus Empiricus) à percevoir et à agir. "Dis-position" est la traduction proposée par Heidegger à Cerisy en 1950 du grec *πάθος*¹². C'est une manière de se trouver parmi les choses (*Befindlichkeit*) qui n'est pas sans rappeler en somme la définition que Benveniste donne du "rythme" : une "disposition" ou encore une "configuration résultant d'un arrangement toujours sujet à changer" (I, 333).

---

¹⁰ "Langage" est un terme générique. Mais Benveniste l'emploie souvent comme un parasynonyme de "discours". Les deux termes s'opposent à "langue".

¹¹ Cité par M. Arrivé, *op. cit.*, p. 154.

¹² Mettre ainsi en valeur le préfixe revient à souligner sa fonction dynamique, du moins aux yeux du philosophe. V. les Notes d'*Etre et Temps*, Gallimard, 1986, P-558-560. Un commentaire de Valéry va dans le même sens : "Très remarquable ce mot de "disposition" (...) Disposé = *rangé* de façon à réagir dans tel sens, avec telle intensité", *Cahiers I*, Gallimard, 1973, p. 914.

Une citation des premiers versets de *Tête d'Or* illustre à merveille le phénomène :

*"Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues".*

Telle est la "pathie à l'état pur"¹³. Il n'y a pas eu encore intervention d'une "force irrésistible" et donc évidemment pas non plus de répercussion de cette force. J'ai dit un mot de la première. Le jeu d'exemples pris dans la page 140 suffit pour se faire une idée de la seconde, le troisième terme de la structure, l'action induite. Dans une expression comme "vor Freude weinen", *vor* "indique l'avancée extrême", le point ultime de l'émotion, ici, la joie : c'est à l'extrême de la joie que je pleure. Telle est l'action induite. Mais, ajoute Benveniste, "ce qui revient au même", l'excès peut produire un blocage (*Hemmung*), une absence d'acte : à l'extrême de la honte, je deviens muet : "vor Scham verstummen" ou, en latin, "prae pudore loqui nequire". S'appuyant sur des exemples de cet ordre dans son article sur "Le système sublogique des prépositions en latin", Benveniste note que l'excès, marqué formellement par une "expression négative" (par exemple la forme "nequire"), "a pour conséquence une certaine *disposition* (je souligne), généralement négative, du sujet" (I, 138).

Les trois termes de la structure sont donc bien là, mais il ne me semble pas inutile de pousser quelque peu l'analyse au moins dans deux directions. Cette force dont parle Benveniste, est-elle extérieure ou intérieure au sujet ? Et le "sujet" lui-même est-il ou non une personne "assumant" le discours ?

Arrivé à ce point je voudrais passer le relais à une discipline issue de la réflexion de Benveniste et, je le crois, outillée pour traiter de ce genre de problèmes, la sémiotique des instances. Elle s'appuie sur un schéma actantiel à trois figures qui peut nous être utile : un prime actant (le couple sujet/non-sujet), siège des procès et des actes ; un second actant (le monde), lieu de la manifestation ; un tiers actant ("la force irrésistible"), origine des procès et des actes (ici, du phénomène passionnel).

Or, à l'évidence, il y a deux types de force irrésistible dans nos textes. L'une et l'autre sont tenues pour irréversibles. La première est individuée et externe ; des figures comme "Dieu" ou la "Raison" en sont des manifestations. La seconde est naturelle et interne. C'est celle qui nous intéresse particulièrement. A un tiers actant dit "transcendant" s'oppose ainsi un tiers actant "immanent".

---

¹³ Les Notes, *loc. cit.*, commentent ainsi l'entrée en scène de Cébès : "La "pathie" à l'état pur, c'est donc, l'état et ce "sentiment" de se trouver là, à cet endroit, à cet instant, à cet âge donné". J'ajoute : l'appel implicite à la reconnaissance ("Me voici") s'accompagne d'un constat : sans pouvoir ("imbécile"), sans savoir ("ignorant"), Cébès est nu ("homme nouveau") prêt à réagir à l'impact des "choses inconnues".

Cette seconde force exerce son pouvoir dans un espace interne, celui du corps propre, de la chair (*Leib*), dirait le Husserl de la *Cinquième Méditation*¹⁴. Aussi bien, dans ce champ clos, la poussée s'exerce-t-elle jusqu'à un point limite : telle est la spécificité de la force immanente. Pour reprendre l'exemple des prépositions latines, il est toujours question d'atteindre la barre de l'excès. L'émotion, qu'il s'agisse des procès "avoir peur", "pleurer", "être en colère", "être joyeux", etc., est portée jusqu'au paroxysme (I, 138 ; II, 140). Tous les exemples impliquant *prae*, note Benveniste, "font ressortir le *degré extrême* du sentiment éprouvé par le sujet. Là est l'explication de *prae* qui signifie littéralement "à l'avancée, à la pointe" de l'affection envisagée, donc "à l'extrême" (I, 137). Le sujet est sous l'effet de cette force irrésistible et son "comportement", verbal ou non, la peur, l'amour, la joie, les larmes..., en est l'action induite¹⁵. Que le corps soit violemment affecté (Benveniste parle de "la violence de l'affection", II, 140), les preuves en sont multiples ; il est saisi de tremblements, par exemple ("vor Wut beben", trembler de rage) ou bien, comme frappé de paralysie, il n'émet plus aucun son. Je reprends une citation : "vor Scham verstummen", devenir muet de honte.

A ce phénomène qui focalise l'attention sur ce qui atteint le corps, - l'explication psycho-physiologiste échappe à la compétence du linguiste, a soin de dire Benveniste (II, 139-140), - il faut rattacher le cas du tabou linguistique, dit encore "tabou de sentiment" par W. Havers¹⁶. Certains mots ne passent pas, ne doivent pas "passer par la bouche" (II, 255). En exemple, le juron dont la "forme de base" donnée par notre auteur est "l'exclamation "nom de Dieu !", c'est-à-dire l'expression même de l'interdit" (*loc. cit.*, 256). Voilà qui devrait rester emprisonné dans le corps et qui cependant, si l'émotion touche au paroxysme, trouve "issue dans une jaculation brutale, arrachée par l'intensité du sentiment" (*loc. cit.*, 257). On ne peut être plus clair sur la force tout intérieure déployée par le tiers actant immanent. Mais Benveniste note aussi, en forgeant un composé assemblant deux adjectifs, le conflit entre l'immanent (le juron existe) et le transcendant (il est interdit) : le juron est un "existant-interdit" (*loc. cit.*, 255). On peut dès lors évoquer une règle : la jaculation sera d'autant plus brutale que la contrainte aura été plus forte. Ou encore à la force du tiers actant transcendant ("Dieu" par exemple ou le Diable, "l'anti-Dieu", *loc.cit.*, 257) correspond une force de dénégaration incorporée qui se voudrait équivalente (démarche illusoire car que faire contre la transcendance ?).

La seconde question que le linguiste ne devrait pas manquer de se poser et qu'il élude pourtant avec constance comme s'il touchait là l'un de ses tabous

---

¹⁴ Sur la spatialité objective du corps (*Körper*) et la "spatialité en quelque sorte interne de la chair" (*Leib*), v. aussi P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, p. 376.

¹⁵ Benveniste emploie indifféremment "émotion", "sentiment" ou "affection" ; v. I, 137 ; II, 139-140, 256-257.

¹⁶ V. C. Sandoz, "Le tabou linguistique comme facteur de processus dérivationnels (à la lumière de faits indo-européens)", *E. Benveniste aujourd'hui*, tome II, BIG, 1984, p. 148.

épistémologiques : est-ce que tous les procès (tous les actes) sont à mettre au compte d'un "sujet" ? On le sait, Benveniste s'est efforcé de distinguer, par exemple dans *Noms d'agent et noms d'action* (1948), l'agent de l'auteur, étant entendu que seul le second renvoyait à la définition habituelle du sujet assimilé à une "personne" (Benveniste dit même dans une sorte de tautologie : "la personnalité du sujet", I, 78) : seule la personne assume son discours¹⁷. Il s'oriente dans la même direction quelques années plus tard en 1959, lorsqu'il oppose le "discours" au "récit" (à l'"histoire"). Peut-on encore appeler "sujet" la "non-personne" qui organise le récit ? Si la définition liée à l'assomption s'applique toujours, certainement pas. Par le "il" s'instaure un processus d'objectivation, voire de "néantisation" de la personne (I, 231) qui se voit ainsi dépouillée de toute autorité sur l'événement. La formule célèbre de Benveniste consacrant l'énonciation sans sujet explicite en témoigne : "Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes" (I, 241).

La notion d'assomption, à l'oeuvre chez Benveniste au moins depuis 1948, offre le critère nécessaire à la distinction entre sujet syntaxique et sujet sémantique. L'examen de la passion est à l'évidence un autre terrain de vérification. Plusieurs remarques s'imposent ici. La fonction d'assomption ne peut s'exercer pleinement que si le jugement n'est pas atteint. Or il suffit de relire les exemples tels que "le comportement involontaire du sujet" (II, 140) ou "la pulsion qui meut le sujet" (*loc. cit.*) pour en déduire que l'effet le plus spectaculaire peut-être de la passion est de modifier l'identité du locuteur : un sujet au comportement involontaire n'est pas un sujet. Le même constat s'impose pour un sujet mû par la pulsion. Bien d'autres exemples entrent dans le même champ : le juron que le sujet "laisse échapper", parce qu'il a perdu le contrôle de ce qu'il dit, témoigne de la parole involontaire¹⁸. Satisfaire à un "besoin de transgresser l'interdit, profondément enfoui dans l'inconscient" (II, 257), voilà quelle est la motivation du sujet¹⁹.

On peut dire que dans tous ces cas le terme de "sujet", imposé par la tradition grammaticale et philosophique, est impropre. La sémiotique des instances lui substitue le terme de "non-sujet". Le préfixe "non-", comme dans une opposition privative, note l'absence du trait de jugement (*Urteilsstrich*, dit Frege) caractérisant le "sujet". Dans le couple du prime actant, formé du non-

---

¹⁷ Le point de vue de Benveniste paraît très singulier si on le compare à celui des linguistes en général pour qui l'opération d'assomption est liée à une marque formelle. Le sujet a ainsi le choix entre assumer ce qu'il dit ou en laisser la responsabilité à autrui. Chez Benveniste l'opération d'assomption relève de la modalité du vouloir ; intrinsèque à l'acte de discours, elle est principielle.

¹⁸ Dès que l'on aborde le langage d'un point de vue sémantique, la notion de contrôle (et au-delà de jugement) devient déterminante. Je renvoie aux travaux de linguistes comme T. Givon, B. Comrie, J.P. Desclés ou C. Hagège (ainsi dans *L'Homme de paroles*, Fayard, 1985, p. 214 et 249).

¹⁹ Il est difficile de suivre A. Montaut quand elle affirme : "Les processus primaires et tout ce qui y affère ne sont jamais intégrés à la notion de sujet" par Benveniste, *Linx*, 26, 1992, p. 134. On l'a vu, loin de négliger les "processus primaires", Benveniste en tient compte mais il ne cherche pas à reformuler la notion de sujet.

sujet et du sujet, le premier prédique sans asserter (juger), le second prédique et asserte. Cet effort de catégorisation permet peut-être de mieux suivre la démarche de Benveniste analysant "l'action des forces qui dissocient" une personnalité, en l'occurrence celle de Rilke (le texte est de 1924) ou, en 1970, les phénomènes de dédoublement mis en lumière par les "conflits du "moi profond" et de la "conscience"" (II, 86)²⁰.

S'il est vrai que dans la structure de la passion le non-sujet occupe la première place, la plus aisée à cerner, le sujet a aussi son rôle à jouer. La force immanente du tiers actant, origine des procès passionnels, peut s'exercer sans que soit franchie la barre de l'excès, sans que soit mise en péril l'identité personnelle. Mais il est clair que nous pouvons nous trouver dans un cas limite.

Commençons par l'examen de situations triviales où le doute n'est pas permis. Benveniste y accorde toute son attention en reprenant une analyse de B. Malinowski²¹. Dans un article de 1953, "The Problem of Meaning in Primitive Languages", auquel se réfère aussi R. Jakobson, l'anthropologue britannique met en évidence que l'échange linguistique qui se produit dans "le bavardage ordinaire" n'a pas pour fonction de faire circuler des informations ou d'exprimer une quelconque pensée. Le problème est ailleurs. Il s'agit, pour reprendre ses termes, d'éprouver des "sentiments", de pratiquer la "convivialité", bref d'assurer entre les sujets une "communion phatique". La traduction de Benveniste est fidèle ("Phatic communion", lit-on dans le texte original). Jakobson, axant sa réflexion sur la communication verbale et les fonctions du discours, lit tout naturellement "fonction" au lieu de "communion" phatique²². Il sous-estime ainsi le partage des affects et le rôle joué par la passion dans la cohésion du groupe. "Je suis tenté d'appeler *communion phatique*", dit Malinowski, "un type de discours dans lequel les liens de l'union sont créés par un simple échange de mots" (II, 87). L'expérience de l'autre (*Einfühlung*, dirait Husserl), dont on sait qu'elle était au centre des préoccupations de Malinowski, suppose la communication intercorporelle, tout autre que la communication verbale. Nous sommes bien dans l'univers de la passion, celui où, comme le dit P. Ricoeur, "ma chair forme paire avec une autre chair"²³.

Cette expérience banale d'une "relation personnelle créée, entretenue, par une forme conventionnelle d'énonciation revenant sur elle-même" (II, 88) est vécue par des instances que j'appellerai, pour tenir compte de la situation

---

²⁰ Le texte sur Rilke est cité par M.D. Moïnfar, *Linx*, 26, 1992, p. 17. C'est aussi la perspective adoptée par R. Jakobson quand il étudie en 1956 la "split personality" de Gleb Ivanovitch Uspensky et en 1960 la "split reference" ; *v. Essais de linguistique générale*, Minuit, 1963, p. 65 et 239.

²¹ "Il vaut la peine de citer quelques passages" de l'article de Malinowski, écrit Benveniste. Les "quelques passages" sont d'une longueur inhabituelle (46 lignes en petits caractères). Témoignage indirect de l'intérêt qu'y attachait le traducteur.

²² "La fonction phatique, dans les termes de Malinowski..." *Essais de linguistique générale*, Minuit, 1963, p. 217.

²³ P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, p. 386.

affective où elles sont engagées, des "sujets-passion". Mais il y a aussi des expériences particulières, touchant à l'ordre du sacré – je pense à l'euphémie – où le sujet-passion a son rôle à jouer. Benveniste relève des cas de figure où il revient à ce type d'instance de trouver une parade à l'action agressive du tiers actant transcendant que notent dans l'immanence des "sentiments" comme la peur ou l'angoisse. Le sujet-passion masque le juron, du moins le croit-il, en recourant à l'apocope ; "par Dieu !" devient alors une exclamation innocente : "pardi !" (II, 257). Il propitie des esprits redoutables en leur donnant par antiphrase le nom de "bons" (I, 312). Même le silence lui semble un moyen efficace d'écarter ce qu'il craint. Proférer des "clameurs auspicieuses" ("Shout in triumph") ou se taire délibérément ("keep a religious silence") ont alors même valeur de signification (I, 308-309).

Il va de soi cependant que les situations comme les textes qui les "re-produisent" ("le langage *re-produit* la réalité", I, 25) ne donnent pas toujours matière à trancher entre sujet et non sujet. On voit fréquemment l'un faire suite à l'autre si bien qu'une articulation temporelle entre les deux s'impose à l'examen. Qu'on relise les citations de Plaute ou de Térence analysées par Benveniste. La situation paraît de prime abord aporétique. N'y a-t-il pas en effet un paradoxe à dire qu'on ne se possède plus ? "Prae iracundia non sum apud me" : "A l'extrême de ma colère, je ne me possède plus", traduit Benveniste (I, 138). Soit le locuteur ne se possède plus et il est incapable de parler ("loqui nequit") ; soit il se possède et il n'est pas à l'extrême de sa colère. Mais justement, la convention théâtrale permet ce jeu entre non-sujet et sujet. Grâce à elle les deux instances oeuvrent simultanément alors que, si nous restons fidèles aux limites de la raison, le temps de l'expérience ne peut que précéder celui du jugement et ne se confond jamais avec lui. Ce décalage est au demeurant un phénomène des plus ordinaires que je me contenterai d'illustrer par un seul renvoi à Benveniste. Quand il fait état des forces qui dissocient la personnalité de Rilke, il note d'un côté "une sensibilité diverse et soumise, capable de se fondre au sein des choses" (c'est la part du non-sujet), de l'autre "un don de reprise totale, aiguë, par une intelligence qui toujours veille" (c'est la part du sujet)²⁴.

Embrasser la passion comme structure dynamique nous conduit donc nécessairement, pour mieux suivre son développement, à prévoir deux séquences. L'une est le lieu où s'exercent les deux forces structurelles, force immanente et force subséquente ; l'autre est le lieu où l'instance de jugement (et seulement elle, c'est-à-dire le sujet) analyse la "thymie", l'impact des affects sur lui-même ou sur autrui²⁵.

---

²⁴ Cité par M.D. Moïnfar, *Linx*, 26, 1992, *loc. cit.*

²⁵ "Thymie" appartient au vocabulaire médical. C'est une "tonalité affective de base", lit-on dans le *Trésor de la langue française*, qui oscille entre deux pôles, négatif et positif, dysthymique et euthymique.

Pour reprendre des exemples susceptibles d'illustrer la thymie, un syntagme tel que "vor Freude weinen" relève explicitement de l'euthymie (II, 140). Il en va de même pour l'expérience de communion phatique (II, 87). Or, dans le premier cas, il s'agit d'un procès (d'un acte) qui renvoie, dit Benveniste, au "comportement involontaire d'un sujet". J'ai dit pourquoi je considérais ce terme comme impropre et pourquoi je lui substituais celui de non-sujet. Quant au second, nous avons vu que lui était applicable la catégorie de sujet, plus exactement de sujet-passion. L'analyste a donc intérêt à distinguer deux types d'euthymie et deux dénominations corrélatives, l'une propre au non-sujet (ainsi la "jouissance"), l'autre au sujet (ainsi l'"euphorie").

La même opération de dédoublement peut être tentée avec la dysthymie. Selon que la barre de l'excès est ou non franchie, selon le degré de "violence de l'affection ressentie", je reprends la formulation de Benveniste (II, 140), nous sommes du côté du non-sujet passion (de sa "souffrance") ou du côté du sujet-passion (de sa "dysphorie"). En témoigne cet exemple que j'extrais de l'article sur les prépositions latines *prae* et *pro* : "*prae pavor*" se traduit par : "à l'extrême de l'épouvante". "*Cor Ulixi frixit prae pavor*", lit-on dans Livius Andronicus : "le coeur d'Ulysse se glaça à l'extrême de l'épouvante" (I, 138) - Nous sommes bien entrés dans l'univers de la dysthymie extrême, je veux dire de la souffrance du non-sujet. Il faudrait que le danger soit bien moindre pour n'engendrer chez le sujet que de la "dysphorie".

L'entreprise de Benveniste ne peut donc pas s'inscrire dans un seul paradigme. L'objectif a été d'ailleurs clairement énoncé en 1969 dans l'article de *Semiotica* : "Il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique" (II, 69) et lui adjoindre comme second principe la notion de discours.

La complémentarité est ancienne, voire originaire chez Benveniste. On la retrouve par exemple en 1948 dans *Noms d'agent et noms d'action* où l'analyse du signe va de pair avec l'analyse du discours

Une remarque sur ce point. Les deux domaines sont distincts, "un hiatus les sépare" (II, 65), mais ils ne le sont vraiment que si leur spécificité a été clairement dégagée. Benveniste rappelait en 1954 que Z. Harris n'avait pas su le faire : il avait assimilé sans discussion dans *Methods in structural linguistics* (1951) langue et discours (I, 11). Nous étions ainsi conviés (encore que la leçon n'ait pas toujours été entendue) à ne pas prendre pour équivalent un composé synaptique comme "analyse de discours" et le syntagme "analyse du discours" (II, 172). Avec le premier nous restons dans le domaine de la langue comme système de signes ; avec le second, nous entrons dans un autre univers, celui "du" sémantique, oral (*oratio*) ou écrit (II, 88) et, par extension, du métasémantique, l'analyse textuelle (II, 66).

Les problèmes posés sont bien ceux de la subjectivité et de l'intersubjectivité, de la deixis discursive et de la réalité : la double instance (réfèrent et référé), explicite depuis 1956 (I, 252), en est un clair témoignage ; finalement, de la personne et de l'opération d'assomption ; d'autre part du

rapport de ce sujet ainsi défini à l'institution, ici-même, en particulier, au sacré. Mais, comme j'ai tenté de le montrer, les textes de Benveniste nous invitent à poursuivre le questionnement. C'est "la direction où s'orienter" qui importe²⁶.

Pour ne retenir en conclusion que le centre de la structure passionnelle, le siège des procès et des actes, le phénomène de la scission ne pouvait pas être éludé. Benveniste ne dit pas que le sujet est clivé, mais il fait état à propos de Rilke de sa "dissociation" et le terme nous renvoie à son synonyme, le "clivage", *Spaltung*²⁷ ; il retient la formule célèbre de Rimbaud – "Je est un autre", non pour caractériser l'inspiration poétique mais comme "expression typique" de cette opération qui met en cause l'unité et l'autonomie du "sujet" : la dépossession de "son identité constitutive" (I, 230). Revenons un instant à l'article sur "vor" : ce n'est plus au sujet – au sujet passion encore présent dans le cas limite de la communion phatique – que nous avons affaire, mais au non-sujet (au non-sujet-passion), selon la terminologie de la sémiotique des instances. Une force immanente a investi le corps propre et dépouillé le sujet de son jugement. L'"involontaire", *unwillkürlich*, disent les grammairiens allemands auxquels Benveniste se réfère (II, 138-139), est le régime du non-sujet. C'est lui qui est soumis à des "pulsions émotionnelles" analogues aux "impulsions cinétiques" qui font mouvoir les objets, tel ce voilier dont il est dit, sans doute dans le feu de l'argumentation, que le mouvement est involontaire (quel pourrait bien être le mouvement volontaire d'un voilier ?).

Ce serait donc commettre une grave bévue que de tenir Benveniste pour un tenant de la "pensée unique". Il est vrai qu'il a cherché à réduire ce qui lui paraissait arbitraire, à trouver la "bonne" solution à un problème mal posé, à dégager tel ou tel "schéma sous-jacent" expliquant la "diversité superficielle des emplois" (II, 141) ; il faisait oeuvre scientifique. Mais en donnant la prévalence à l'analyse du discours, outre qu'il mettait ainsi l'accent sur la recherche des "formes complexes", il a opté pour l'ouverture de "longues perspectives" (II, 88). Le processus de dépassement ne peut que se poursuivre.

---

²⁶ L'épigraphe choisie par M.D. Moïnfar pour son article de *Linx*, *op. cit.*, p. 16 aurait pu aussi bien servir à cet exposé : "La distance à parcourir a moins d'importance que la direction où s'orienter" (I, 118).

²⁷ J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1971, p. 70.